

Commentaires sur 'Relativized Propositions' par F.  
**Recanati**

Stéphane Chauvier

► **To cite this version:**

Stéphane Chauvier. Commentaires sur 'Relativized Propositions' par F. Recanati. 2002.  
<ijn\_00000177>

**HAL Id: ijn\_00000177**

**[https://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/ijn\\_00000177](https://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/ijn_00000177)**

Submitted on 9 Oct 2002

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

J'ai une question/suggestion à propos du dernier paragraphe, qui éviterait les "modes de présentation" (que vous semblez n'admettre que contraint). Pourquoi l'introduction de "propositions relatives au contexte" ne réglerait-elle pas complètement le problème de l'indexical essentiel ? Il est vrai que l'usage emphatique de je dans l'exemple de Perry semble militer en faveur d'un usage "objectif" de 'Je', de sorte que tantôt une proposition avec je exprimerait une simple proposition relative au contexte, tantôt elle exprimerait une proposition indexicale, càd avec articulation du constituant "subjectif". Mais est-ce que tous les usages objectifs/emphatiques de je ne pourraient pas s'expliquer par la superposition de deux pensées (qu'attesterait l'intonation ou le "c'est moi qui"): une pensée relative au contexte (je pousse le caddy) et une métareprésentation de cette pensée (c'est donc moi qui pousse le caddy)?

Cela peut sembler ad hoc, mais il me semble que tous les cas d'usages identifiants de "je" sont liés à des contextes où, pour simplifier, on cherche le x qui Fise, puis on a un : "c'est moi le x qui Fise" (prototype : Oedipe). C'est donc typique d'une métareprésentation dans laquelle la fonction propositionnelle est un thème explicite de la pensée. Dès lors l'accès à "c'est moi le x qui Fise" n'est-il pas nécessairement médiatisé par 'je Fise', dès lors qu'une métareprésentation exploite des représentations déjà stockées.

Une conséquence de ceci est que la transition de "je suis F" à "c'est moi qui suis F" ne serait pas de même nature que la transition de "il pleut" à "il pleut ici". Dans le second cas, on articule un composant de la situation, au lieu que dans le premier la transition est analogue à celle qui fait passer d'une croyance de première ordre à une croyance de second ordre. Le passage de "il pleut" à "je crois qu'il pleut" est clairement différent du passage de "il pleut" à "il pleut ici".

Autrement dit, le fait que le problème de l'indexical essentiel soit bâti par Perry autour d'un usage "objectif" de "je" pourrait masquer le fait que la solution de ce problème dépend simplement des conditions d'usage "subjectif" du "je" en laissant croire que les usages objectifs de "je" seraient différents de ses usages subjectifs, alors qu'il ne s'agirait que d'usages impurs de "je" mêlant un usage "pur" (et essentiel) et une métareprésentation de cet usage.

Une perplexité maintenant. Ce qui m'intrigue dans votre théorie des propositions relatives au contexte c'est qu'il n'y aurait pas de différence essentielle entre "j'ai mal", "Viens" et "dans deux jours". Autrement dit le "contexte" à la fois rigide (unshiftable) et inarticulé pourrait ne pas être que le locuteur. Cela m'intrigue parce qu'il y a manifestement quelque chose de spécial aux pensées en première personne. Or votre concept de PRC paraît capturer cette chose spéciale. Mais peut-être est-il trop large de sorte qu'il y aurait des propositions relatives au contexte (ou au locuteur) et des propositions relatives à la situation du locuteur, une différence pouvant alors faite dans ce second cas entre des propositions conventionnellement associées à certains aspects de la situation ("dans deux jours") et des propositions associées à des aspects discrétionnairement fixés ou pré-fixés par le locuteur de manière mentale ou pragmatique ("il pleut"). Ainsi il pourrait y avoir de la rigidité (unshiftable) dans les propositions relatives à une situation. Mais alors le critère de distinction entre PRC et PRS ne pourrait être la différence entre unshiftable et shiftable. Selon moi, à un moment donné, il faut prendre en compte les conditions dans lesquelles les

pensées sont formées et pas seulement leurs conditions de vérité. Il me semble en effet que dans l'approche que vous adoptez, celle de la sémantique, on ne fait jamais intervenir, comme pertinente, la différence entre le point de vue du locuteur et celui de l'auditeur ou l'on prête au locuteur une mentalité d'auditeur : l'un et l'autre doivent avoir à l'esprit les conditions d'évaluation des énoncés. L'un y pense (ou y a pensé et a retenu cette pensée) en exprimant sa pensée, l'autre doit y penser (et être amené à y penser) pour comprendre quelle pensée est exprimée par le locuteur. On pourrait dire, dans ce cas, que le locuteur ne fait que précéder l'auditeur dans la fixation mentale ou bien dans l'articulation indexicale des traits sémantiquement pertinents de la situation. Une proposition relative au contexte donne alors l'impression d'être une proposition pour laquelle toutes ces tâches sont automatisées du côté du locuteur : il n'a pas à y penser, il est le contexte sémantiquement pertinent pour évaluer et donc comprendre ses pensées de se. Mais j'aurais tendance à penser que ce qui donne le sentiment que ces tâches sont automatisées, c'est qu'on postule qu'elles doivent avoir lieu, alors qu'elles pourraient ne pas avoir lieu du tout. C'est là me semble-t-il où l'approche purement sémantique trouve ses limites. Les pensées sont pensées et les différences entre sortes de pensées doivent bien, en dernière analyse, pouvoir s'expliquer par ce qu'on fait en pensant ou par les diverses choses que l'on fait en pensant [et pas seulement en parlant : je songe à une sorte de pragmatique cognitive, et pas seulement linguistique].

Je prends un autre exemple, celui de la différence entre des niveaux de contenu, spécialement entre celui de la proposition et celui de l'énoncé. Ces deux niveaux n'existent pas seulement pour l'analyste : ils existent aussi pour les locuteurs. En particulier le niveau de la proposition "peut-on affirmer que p ?". S'il y a donc des pensées relatives au contexte, des pensées relatives à la situation et des pensées indexicales, n'est-ce pas pour de certaines raisons qui, si on les trouvait, pourraient limiter ou délimiter l'extension de chacune de ces catégories ? Voilà ma perplexité !